SOUS LE SCEAU DU TABELLION

Chronique éditoriale

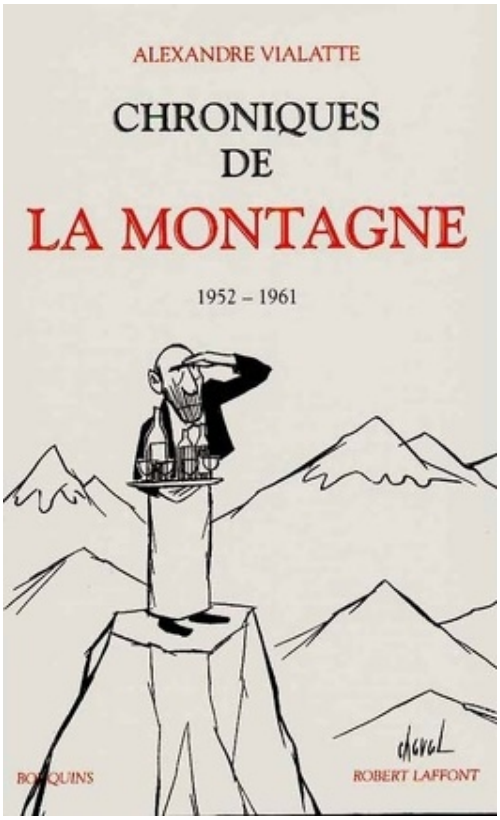
Et puis, sans plus crier gare, au fil d'une lecture au long cours (précisément page 369 de la version de poche d'un roman qui n'en compte pas moins de 1000), cette soudaine sortie de route, bien faite pour tirer le lecteur d'une douce torpeur d'après-dîner. Rien moins que l'intrusion inopinée d'un marmot en chair et en os, et qu'on n'attendait certes guère en si romanesque compagnie.



Justement, un de ces après-dîners, un beau jour : *les cosaques arrivèrent à Ambert par le grand chemin. Barbus, velus, sous leurs bonnets bourrus, ils montaient des bidets dont les queues traînaient au sol. Le pauvre Alexandre Vialatte* (c'est de lui qu'il s'agit), *marmot à collerette, alors, l'a conté souvent. Les crins balayant le pavé, surtout le frappèrent. Tant de poil donnait à cette cavalerie cet air sauvage. L'escadron tourna à droite entre les boutiques de la grand-rue. Le petit écarquillait les yeux lorsqu'il se sentit prendre par le poignet. C'était sa mère qui sans un mot l'emmena en rasant les maisons*. On ne saura jamais assez gré à nos mères de nous avoir tirés parfois, opportunément par la manche.

Mais enfin, quelle mouche peut bien avoir piqué un écrivain, pas réputé pourtant, pour son intempérance, pour convoquer ainsi sans autre forme de procès et en guise de témoin, un mouflet tombé de la dernière pluie. Pensez, il est né en 1901 l'Alexandre, quand ces braves et exotiques cosaques avaient déjà pris leurs cliques et leurs claques depuis belle lurette en quittant le pays avec armes et bagages. Il est vrai qu'il en fut autrement du sillage empreint d'une forte odeur de sueur, de cuir et de crottin qu'ils durent laisser, à coup sûr, derrière eux, sur le pavé et le long des chemins.

Bigre ! C'est que dans les contrées environnantes et jusqu'à Gumières, de l'autre côté du col des Limites, le souvenir de l'évènement dut marquer les esprits, celui de ces soudards déambulant dans la grand-rue d'une sous-préfecture. Une mémoire ainsi réactivée par ***Henri Pourrat*** dans ***GASPARD DES MONTAGNES***, un ***Pourrat*** hanté à jamais par cette scène. Ne s'adresse-t-il pas encore, peu après la Grande Guerre, aux vieilles personnes de son entourage, ne cessant plus de les questionner pour raviver leurs mémoires défaillantes, d'une voix de fausset, les obligeant à tendre l'oreille, en mettant leurs mains en cornet : *Vous rappelez-vous ce que vous racontait votre grand-père à propos des Cosaques qui occupaient la région après 1815 ?* Fort heureusement fleurirent ici et là, ces représentations qui ne durent pas manquer d'être faites, pour en raviver le souvenir et qui durent attirer le regard, dans la vitrine d'une de ces boutiques de la grand-rue, du petit Alexandre qui n'avait assurément pas les yeux dans sa poche.



Et ***Henri Pourrat*** de préciser, non sans malice avant de reprendre le cours de son récit : *Voilà ce qu'ont narré des personnes qui le savaient bien, ou qui croyaient bien le savoir. Mais ne refaisaient-elles pas leurs souvenirs d'après quelques estampes ?*
Et c'est ainsi que Pourrat est grand !
Elle se sent ours réintroduit, elle se sent eau minérale en bouteille, elle se sent aliène, l'autre, la friche, détruite par le feu du brûlis. Tout est parti de là ! Il aura suffi de la lecture de ce mot qu'on croyait depuis longtemps tombé en désuétude, pour ne pas dire en quenouille, pour le moins inattendu et surprenant sous la plume de la jeune ***Phoebe Hadjimarkos Clarke***, page 146 de son roman intitulé ***ALIÈNE*** (paré ma foi, de bien d'autres vertus) pour éveiller ce lointain écho et susciter l'envie, de relire, cet été, ***GASPARD DES MONTAGNES***.
La vieille Marie contait et contait…
Tout revient en tête, ainsi que c'était
M'était revenue aussitôt en mémoire cette antienne (dans le prologue du roman) fredonnée jadis par ***Julos Beaucarne*** dans l'album : Mon terroir c'est les galaxies et le regret de ce rendez-vous manqué là-haut à la jasserie du Coq noir où il se produisît une ultime fois, en 2009. Julos, le Wallon biberonné depuis son plus jeune âge, aux contes de Pourrat dût y être à sa place sous la voûte étoilée et sous le toit de chaume, au pays de Gaspard des montagnes.
Aussi vrai qu'il n'y a pas de fumée sans feu, l'envie d'y retourner voir, voir si le mot est bien toujours là, dans la maison de papier hautement inflammable qui l'abrite. Finir par le retrouver au second paragraphe de la première veillée et première pause de L'auberge de la Belle bergère (ou quand Gaspard de guerre revint), la seconde partie du roman fleuve écrit par ***Henri Pourrat*** de 1918 à 1931, dans cette description évocatrice : *Sous la nue amassée en pesantes ondes, des fumées qu'on eût dit de fusillades traînaient de rampe en rampe. Les gens faisaient les brûlis, ils avaient mis le feu aux bruyères des communaux. Cela se fait à l'arrière-saison, avant la pluie, qui en mêlera les cendres à la terre.*
Le brûlis, c'est ainsi l'action de brûler ce qui est à la surface d'un champ pour le fertiliser et le débarrasser des mauvaises herbes.
Et la relecture de ***GASPARD DES MONTAGNES***, reprise à son début comme il se doit, en est rendue, tout à coup, singulièrement plus fertile, plus inspirante, entrecoupée ici et là de revigorantes visions telle celle-ci qui vous empoigne et vous prend par le collet : *Là-bas, au bout du val, par-delà la plaine d'Ambert, comme un immense talus épaulé de contreforts épais, se levaient* (se lèvent encore, je peux en témoigner, se lèveront tout au long du récit comme une envoûtante présence familière) *les monts du Forez que le temps faisait d'un bleu de campanule ou d'un bleu d'aconit*. Être né, quelque part, là-bas, dans l'immensité de ce bleu, à peine effleuré par le doux regard, durant deux longues années où il me fût donné d'être son exact contemporain, de ce géant placide, de ce visionnaire à qui ***Alexandre Vialatte***, monté en graines, dans une de ces irréfutables chroniques qu'il consacre à son maître, ami et confident, à l'annonce de sa mort, en 1959, rend hommage en ces termes : *Désormais les jardins ne sont plus qu'un verre vide et c'est un peu comme si Virgile, une fois de plus était mort*.

Henri Pourrat se destinait pourtant à une tout autre carrière que celle des lettres. Il se préparait en effet à une carrière d'officier des Eaux et Forêts, admissible qu'il était à l'Institut agronomique de Paris. La tuberculose en décida autrement et confiné avant l'heure, à Ambert il entreprit, en guise de passe-temps, d'écrire un long roman autour d'un de ces faits divers qu'on raconte aux veillées. Contre toute attente, il devait pourtant le mener à son terme. ***Jean Anglade*** nous le décrit, après avoir rédigé son testament, saisi d'une étrange lubie, écrivant en extérieur, il lui faut de l'air, dans le jardin des voisins où il est autorisé à s'asseoir sous un arbre. Il y noircira nombre de pages lui qui parle lentement, d'une voix quasi inaudible. ***GASPARD DES MONTAGNES*** sera publié en feuilleton dans le Figaro et marquera aussi le début d'une chasse aux trésors incessante auprès des anciens, qui trouvera son aboutissement dans la publication plus tardive du ***TRÉSOR DES CONTES***, collection de fables et de légendes, publiée en 13 tomes, aux éditions **Gallimard,** de 1948 à 1962, à l'image de celles que la vieille Marie, *assise dos rond près de sa fenêtre*, racontait à la veillée tandis que :

Entre le lit-coffre et l'horloge à poids,
Une ombre qui bouge aux cloisons de bois
Semble revenir de ces anciens âges…

Revue de presse

L'annonce était ma foi, fort alléchante : *Aujourd'hui dans le Book Club* (on y parle là comme ailleurs toujours des mêmes et seule l'animatrice semble s'en étonner), *un peu de sociologie de la littérature. Si l'on s'attache chaque jour au texte et aux intentions de celles et ceux qui les écrivent, les œuvres littéraires ne sont pas détachées de leur contexte de production, de réception, de médiation, d'usages, en un mot, au fonctionnement de ce que l'on appelle le monde des lettres. »*

Et l'invitée, ***Gisèle Sapiro***, qui publie une grande étude sur la fabrique (sic) de l'auteur mondial, intitulée : ***QU'EST-CE QU'UN AUTEUR MONDIAL ?*** de citer l'auteur d'un célèbre best-seller, traduit de l'araméen en moultes langues, qui ne semble pas avoir rendu riche son auteur pour autant : *À celui qui a, il sera beaucoup donné et il vivra dans l'abondance, mais à celui qui n'a rien, il sera tout pris, même ce qu'il possédait.*

Et si l'Evangile selon Saint-Matthieu expliquait *le fossé entre les personnes et les produits qui rencontrent un grand succès et ceux qui en ont moins ?*

Dans le domaine de l'édition en particulier, l'effet Matthieu c'est ainsi qu'on désigne ce phénomène désormais, ne se vérifie-t-il pas à chaque rentrée littéraire ?

Un autre adage me vient aussitôt à l'esprit : *On ne prête qu'aux riches* et *on a bien raison*, disait ***Tristan Bernard*** *parce que les autres remboursent difficilement*. L'envie me prend toutefois de consulter en la matière quelque autre digne exégète qu'on ne peut assurément accuser de coupable complaisance à l'égard des riches : ***Léon Bloy*** en l'occurrence, l'auteur d'***EXÉGÈSE DES LIEUX COMMUNS***, qui, dans le chapitre CLXIII, commente ainsi à son tour le célèbre oracle qui veut qu'on ne prête qu'aux riches.



Pourquoi ? Parce que l'eau va toujours à la rivière, vous répondra le greffier de la justice de paix. Depuis le Pactole, il y a toujours eu quelque chose entre les riches et les rivières. Quelquefois, cette eau vient directement des sources pures de la montagne. Plus souvent elle a servi à laver la vaisselle ou à rincer les pots de chambre.

Les riches reçoivent tout, comme les rivières, mais le mot prêter *est une dérision, car il est sans exemple que celles-ci ou que ceux-là aient jamais rendu n'importe quoi. Chacun à sa manière, ils deviennent de vastes fleuves, en roulant le jus de latrines ou les pleurs des pauvres, indistinctement, jusqu'à l'Abyme.*

Depuis le haut du jardin de ma demeure, j'entrapercevrai peut-être, tout à l'heure, quand les brumes matinales se seront enfin dissipées, non pas le fleuve Pactole, qui roulait autrefois des paillettes d'or et qui était la source des richesses fabuleuses de Crésus mais le Rhône pas encore grossi par la Saône, chargé de grossières alluvions anciennes ou plus récentes, sans véritable attrait pour les apprentis orpailleurs dans mon genre.

Actualités



Sous le Sceau du Tabellion organise, en son siège de Caluire-et-Cuire, le 30 novembre prochain, une lecture-concert pour saluer la sortie récente du recueil d'***Héloïse Combes*** : ***L'EMBRASEMENT DES SIECLES.***

Karine Latcher, soprano et Gareth Leyshon, piano y interpréteront, en alternance avec des lectures d'extraits du recueil, assurées alternativement par ***Héloïse Combes*** (voix enregistrée) et par ***Hélène Miguet*** (en direct), des mélodies d'***Anton Dvorak***, ***Reynaldo Hahn***, ***Francis Poulenc***, ***Heitor Villa-Lobos*** et ***Fédéric Mompou***.

Ce concert fera l'objet d'une captation sonore et visuelle qui a vocation à être mise en ligne le moment venu.

Les salons d'octobre (Fête du Livre de Saint-Etienne et marché des créateurs de Marols) auront permis d'assurer la promotion de l'ensemble de notre catalogue enrichi récemment d'un nouveau titre et de démontrer à l'envi qu'il ne laisse pas les visiteurs et lecteurs potentiels, indifférents.

Livre en chantier

BIOGRIFFURES de ***Patrick Corneau*** paraîtra en mars 2025.

Trente-sept étonnants portraits pour esquisser entre tragique et dérision des vies réelles ou imaginées, lointaines et oubliées, obscures ou insolites, brisées ou flamboyantes. Ces compressions de destins en forme de miniatures où le portrait moral se mêle aux gestes et mille instants des existences semblent seules pouvoir donner la mesure et le format d'un type humain dépeignant un habituel d'époque. En filigrane de ce florilège apparaissent fugitivement la silhouette de l'auteur et quelques aperçus décalés et indélicats sur ce qu'est l'amour, sur ce qu'il nous fait.

Une voix doucement moqueuse et mélancolique rend sensible cette réalité indicible : tout homme est un gouffre.

L'auteur ne convoque-t-il pas en outre, un auteur qui nous est cher entre tous : ***Alexandre Vialatte*** (encore lui !), avertissant en ces termes le lecteur :

Sachant que Les portraits exacts faussent la ressemblance comme disait Alexandre Vialatte, tous les personnages de ce livre sont l'objet de portraits à ressemblance évitée pareils à ceux du peintre Jean Dubuffet. Seul le portrait fait foi, l'original n'ayant plus qu'une valeur de copie.

De quoi vous mettre assurément, l'eau à la bouche !

www.sceaudutabellion.fr

Toutes ces informations sont bien sûr accessibles sur notre site.
N'hésitez pas à le consulter régulièrement, il ne cesse d'évoluer et de s'enrichir.